

## L'enfance en noir et blanc

**L**ucien Voulzy naît le 18 décembre 1948. En ce jour, « Mademoiselle de Paris », titre interprété par Jacqueline François, triomphe sur les ondes, tandis qu'outre-Atlantique, Dinah Shore obtient grâce à « Buttons and Bows » l'Oscar de la meilleure chanson originale et que *When My Baby Smiles at Me*, une comédie musicale de Walter Lang avec Betty Grable et Dan Dailey, cartonne au box-office.

Baby-boomer par excellence, Voulzy vient au monde dans un pays en pleine reconstruction culturelle. À Paris où, le 11 mai 1948, Édith Piaf fait sa rentrée au Théâtre de l'ABC, avec les Compagnons de la chanson qui reprennent avec elle « Les Trois Cloches », les cafés de Saint-Germain-des-Prés accueillent les plus fiers représentants de l'existentialisme. Égérie sartrienne, Juliette Gréco a pris ses quartiers au Tabou, mythique cabaret de la rue Dauphine, où elle entonne « Si tu t'imagines » et, à quelques lieues de là, à La Rose rouge, les Frères Jacques y vont de leur répertoire rive gauche...

En 1948, Bernard de Latour tourne son film *Du Guesclin*, qui met en scène un héros courageux et rusé, né vers 1320 au château de La Motte-Broons, près de Dinan, dont la lutte opiniâtre contre l'occupant anglais lui vaudra le surnom de « Dogue noir de Brocéliande ». Le destin de ce personnage pittoresque ne peut que séduire Voulzy, qui nourrira une véritable passion pour l'imagerie médiévale et les paysages bretons, et plus particulièrement pour la légende arthurienne...

Événements cruciaux pour le futur créateur de « Rockollection », le transistor et le microsillon font leur apparition en 1948. L'un contribuera à une démocratisation de la musique, et l'autre, qui fait place au 78 tours, permettra une diffusion du son en stéréophonie sur disques de 30 ou 17 cm.

Cette année prospère marque aussi la naissance de chanteurs comme Philippe Chatel, Richard Gotainer, ou mieux Louis Chedid, qui évolueront dans la même cour musicale que Voulzy. Parmi les stars étrangères, on ne peut omettre de citer Jimmy Cliff, une pointure du reggae jamaïcain, Alice Cooper, un fier représentant du hard-rock, et Nick Drake, une figure emblématique de la pop anglaise, source musicale où notre artiste s'abreuvera.

Le 10 décembre 1948, l'ONU adopte la Déclaration universelle des droits de l'homme. Inspiré par la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789, ce texte énonce les droits fondamentaux de tous les individus, notamment celui de l'égalité à la naissance.

Si sa valeur est avant tout symbolique, il fait écho au destin d'un chanteur qui, pendant son enfance, sera mis à

l'écart, voire stigmatisé, à cause de la couleur de sa peau.  
Il chantera :

*En France*  
*Violence*  
*Manque d'indulgence*  
*Par les différences que j'ai*  
*Café léger*  
*Au lait mélangé!*

Guadeloupéenne, Marie-Louise Voulzy est enceinte par accident, et, pour échapper aux railleries et quolibets dont on afflige les filles-mères dans son île, elle s'exile à Paris dans le 18<sup>e</sup>, où vient au monde le petit Lucien.

Resté au pays, son père de sang demeurera pour lui une abstraction lointaine jusqu'aux années 1980, où Voulzy se décidera enfin à fouler son territoire originel. Ce voyage lui sera salutaire et lui permettra de tisser des liens avec cet homme influent.

Lucien Voulzy est en fait issu de la dynastie Gerville-Réache, dont Gaston, son arrière-grand-père paternel, est l'aïeul le plus illustre. Né à Pointe-à-Pitre en 1854, il est scolarisé au lycée de Versailles avant d'enseigner la philosophie en Haïti. De retour en France, il termine ses études de droit et devient avocat en 1879. La même année, il s'illustre lors d'un banquet commémorant l'abolition de l'esclavage. En 1881, il est élu député de la Guadeloupe et siège à l'extrême gauche. Il se battra à l'Assemblée pour l'élection des magistrats au suffrage universel, pour la diversification des cultures en Guadeloupe, où il fera appliquer une loi interdisant le travail des enfants et développera l'enseignement primaire. Battu en 1893, il sera

réélu en 1893 et, en 1902, il deviendra vice-président de l'Assemblée nationale. Cet homme politique humaniste, responsable de grandes avancées sociales, restera gravé dans la mémoire collective des Guadeloupéens qui donneront son nom au lycée de Basse-Terre.

Quant à Lucien Gerville-Réache, le père du chanteur, il suivra les traces de son aîné en menant toutefois une carrière moins politique que poétique. Né en 1928 sur une île qu'il ne quittera jamais, cet homme multidisciplinaire, réputé pour son bagou, fonde la première agence de voyages guadeloupéenne, contribue à la modernisation de l'électrification locale et compte parmi les artisans de la parité monétaire avec le franc français. Avant tout connu pour son action auprès des clubs sportifs de l'île, il ouvrira également la voie artistique à son fils en déployant ses talents de poète et en jouant des rôles secondaires dans *Chapla-La Dérobade* (1978) et *Coco La Fleur, candidat* (1979), deux films de Christian Lara, un chantre du cinéma antillais de divertissement.

Décédé le 22 septembre 2008 au centre hospitalier de Basse-Terre, au cours de sa 80<sup>e</sup> année, il repose aujourd'hui à Gourbeyre.

Comme le prouvent sa chanson emblématique, « Belle-Île-en-Mer, Marie-Galante », qui établit un lien affectif entre deux territoires séparés par l'Atlantique, ainsi que ses escales légendaires là-bas, où il s'isole pour composer – seul ou avec l'ami Souchon –, Laurent Voulzy est un amoureux de la Bretagne. La Bretagne, où ce passionné d'histoire et en particulier du mythe arthurien retrouve sous chaque caillou de la Côte sauvage, au détour de chaque haie, les fantômes de la fée Viviane et de Merlin l'Enchanteur.

— Dès que j'ai franchi l'isthme, je me sens bien, je rentre dans un autre monde<sup>2</sup>, confie-t-il.

Or, réminiscences ataviques ou signes du destin, le chanteur qui a célébré les noces des Antilles et du pays breton s'apercevra, après avoir mené une enquête généalogique, qu'il est aussi originaire de sa terre d'élection.

— Quand on est originaire de la Guadeloupe, comme moi, on l'est aussi de plusieurs continents... Il se trouve que le gars qui a donné le nom de famille de mon père (Voulzy est celui de ma mère) était un petit Breton de Saint-Pol-de-Léon, parti de Roscoff en 1690, comme matelot, sur un navire de la Compagnie des Indes... Il s'appelait Yvon Le Créac'h, est arrivé aux Antilles, y a fait souche<sup>3</sup>.

En effet, tout en se plaisant à raconter avec une passion contagieuse les moindres détails de la bataille de Quiberon, où les royalistes périrent sous l'arme blanche des républicains, notre féru d'histoire évoque inlassablement ce fameux ancêtre, dont il découvrit qu'il fut matelot dans la compagnie de Colbert.

Pour l'heure, Lucien vit rue Saint-Georges, dans le 9<sup>e</sup> arrondissement de Paris, seul avec Marie-Louise, ou plutôt « Alice<sup>4</sup> », une femme passionnée de danse, qui parle et mange créole, tout en se trémoussant au rythme de musiques antillaises, afro-cubaines et autres salsas, calypsos, merengues et congas.

Aujourd'hui encore, le chanteur éprouve un grand sentiment d'admiration pour sa mère, un personnage pittoresque, plein de fougue et d'entrain et qui, à 80 ans passés, un ti-punch dans une main et une cigarette dans l'autre, danse toute la nuit sur les succès de son fils.

— ... c'est un personnage incroyable. Quand on fait une

fête, elle est la dernière à partir. En face d'elle, je me sens encore comme un petit garçon. Quand elle me dit quelque chose, je la boucle. Par exemple, elle ne supporte pas que je mette les mains sur la tête, car elle pense que ça porte malheur. Elle peut me hurler dessus comme quand j'avais cinq ans : « Lucien, enlève tes mains ! » [Il éclate de rire.] Je peux vous garantir que je ne me le fais pas dire deux fois<sup>5</sup> !

Bientôt, sa mère refait sa vie et, du fruit de son mariage naîtront Thierry, Richard, puis une petite fille avec qui elle s'installera à Nogent-sur-Marne.

— J'ai donc été élevé par ma mère ; puis, plus tard, par ma mère et mon beau-père, qui est un type formidable<sup>6</sup>.

Alors que Lucien est âgé de trois ans, « Alice », qui a monté un spectacle de danse tropicale avec une amie, commence à s'absenter pour partir en tournée. Le petit garçon est donc confié à une nourrice à Paris, puis à Pavillon-sous-Bois jusqu'à huit ans et demi. À cet âge, sous la coupe de sa mère, qui a fait le deuil de sa carrière de danseuse et travaille dans une entreprise d'air liquide, il retrouve l'appartement de Nogent, où il passera la plus grande partie de son enfance.

Là, s'il ne manque de rien, il ne baigne pas non plus dans le luxe, tant s'en faut.

— Maman avait ce double emploi des mères célibataires. Un travail et une famille de quatre enfants<sup>7</sup>, précise-t-il.

En 2003, avec la distance pudique qui le caractérise, il évoquera ses jeunes années, qui s'apparentent à celles des gens modestes et sans histoire, en brossant à petites touches le portrait de son « héroïne » de mère :

*Elle vit là-haut  
Rue Paul-Vaillant-Couturier*

*Toute seule  
Chaque matin elle se lève à sept heures  
Elle se prépare  
Elle court dans les escaliers  
Elle croise  
Toujours les mêmes visages<sup>8</sup>...*

— Toutes les femmes sont des héroïnes anonymes. Au fond, quelle différence y a-t-il entre une employée de la Poste et une Spice Girl ? Chacune a son charme et son talent. Chaque vie a sa part de réalité et de romanesque<sup>9</sup>, ajoute-t-il.

En plus d'être l'enfant d'une fille-mère, un statut alors peu enviable, Lucien est bientôt confronté à la douleur du divorce. Outre la complicité artistique qui les réunit, cet état d'orphelin de père le rapproche d'Alain Souchon qui, à l'âge de 15 ans, a perdu le sien dans un tragique accident de voiture. Si lui conservera de cette épreuve un profond sentiment d'abandon, doublé d'une obsession de la mort, qu'il évoque en demi-teinte dans son œuvre, Lucien sera quant à lui marqué par le manque et cherchera incessamment un modèle d'identification masculin.

À l'école de Nogent, il poursuit une scolarité chaotique et sans éclat, mis à part en histoire, un domaine qu'il affectionne et dont la période médiévale le passionne déjà.

Mais, en cette France des années 1950, où le racisme n'est encore qu'un délit théorique, il souffre de la stigmatisation et de la cruauté que l'on réserve à ceux qui ne sont pas blancs de peau. Et, à cette époque, il est le seul dans ce cas à l'école, où on l'appelle « Blanche-Neige » ou « petit nègre » !

— Lorsque j'étais tout petit, à l'école, je me rappelle

avoir été attaché à un arbre, dans la cour de récréation... ou, en tout cas, tenu par des garçons autour d'un arbre... Et ils tournaient autour de moi en disant que j'étais un sauvage et en me faisant bouffer de la neige... J'avais six ou sept ans et je m'en souviens très bien... Ensuite, plus grand, j'étais très timide... Complexé par ma couleur... Très mal à l'aise en public, dans un bus ou dans le métro... Et j'étais confronté au racisme d'un voisin dans l'immeuble où nous habitions avec ma mère à Nogent. Comme nous vivions au dernier étage, c'était moi qui allais faire les courses et qui descendais les poubelles. Il y avait un type, au deuxième, qui ouvrait sa porte à chaque fois que je passais et qui disait : « Tiens, les nègres descendent les poubelles ! » Si bien que c'était devenu une hantise pour moi. Je descendais l'escalier tout doucement pour ne pas qu'il m'entende<sup>10</sup>.

Un jour, alors qu'il a environ 35 ans, Laurent Voulzy croise sur la route ce voisin sadique qu'il reconnaît d'emblée. Ne nourrissant pas de rancune particulière, excepté contre cet être malveillant, il le dépasse à un carrefour pour lui montrer que sa voiture est bien ridicule à côté de sa propre limousine de star. Façon pour lui de prendre une revanche pacifique à l'égard de cet homme qu'il considère finalement comme plus bête que méchant.

En effet, s'ils altèrent sa confiance en soi, ces sévices discriminatoires ne cultivent pas chez lui de sentiments de rancœur, d'aigreur ou de révolte, mais amplifient sa gentillesse naturelle, une qualité nécessaire pour se faire aimer quand on est jugé différent, et éveillent son désir de tolérance et d'humanisme.

— Je suis évidemment très sensible à tous les racismes, et le racisme comme je l'entends va de la condescendance à la haine, en passant par le mépris. Pourtant, les différences



sont admirables. Et en même temps la marche de l'histoire va vers le métissage<sup>11</sup>.

Au fil de ses études, en primaire, au lycée de Nogent, puis à l'école de comptabilité de Montreuil, il passera progressivement du statut de garçon docile et rêveur, qui écrit gentiment des poèmes, à celui d'élève distrait et dissipé, que l'on met à la porte des établissements pour manque de travail et indiscipline. Parcours classique des timides qui manifestent tout d'un coup des années d'audace refoulée.

Parallèlement, Lucien, qui va comme il se doit à la messe chaque dimanche, est inscrit aux Cœurs Vaillants, une institution catholique apparentée au scoutisme, au sein de laquelle notre adepte de la vie communautaire apprend la nature, l'amitié et la solidarité. Il conservera de ces séjours heureux et instructifs, où jeux de piste et feux de camp sont de mise, un goût pour les pique-niques, les virées en bateau et les rêveries panthéistes.

— J'y ai vécu des moments formidables... La découverte de la nature, des camps, des marches, des veillées, des constructions de cabanes, des jeux, des courses de chars, des rivières, des baignades... J'adorais partir en colonie de vacances. J'avais des copains avec qui on se retrouvait tous les ans et c'est quelque chose qui m'a marqué à jamais. Au point qu'à une époque, je voulais devenir moniteur<sup>12</sup>.

À l'âge de 10 ans, pendant la visite d'un château appartenant à la famille d'un prêtre qui l'emmène en colonie de vacances à Saint-Nicolas-du-Pélem (Côtes-d'Armor), Lucien, déjà mystique, prétend avoir aperçu la silhouette d'une fille très jeune sur un talus, s'évanouissant pour rejoindre la légende arthurienne au profond de la forêt de Brocéliande...

Aux Cœurs Vaillants, Lucien retrouve son copain Christian Vander, futur batteur, pianiste, chanteur et compositeur, Nogentais comme lui, qui, fort de sa généalogie marquée par le jazz<sup>13</sup>, fondera Magma, un groupe dont la musique pop, sombre et puissante, rayonnera de façon internationale.

— On partait en Bretagne avec nos sacs à dos et on chantait un air des Shadows, se souvient Voulzy. Christian imitait le son de la basse, moi celui de la guitare électrique. C'était la première fois que je faisais de la musique et que ça donnait quelque chose ! Ensemble, au lieu de chanter les chansons des Cœurs Vaillants, que j'aimais beaucoup d'ailleurs, on voulait faire quelque chose de moderne, de rythmique. Un peu comme les rappeurs aujourd'hui<sup>14</sup>.

— En fait, me confie le musicien, on s'est connus dès la communale, puis on a été scolarisés dans le même lycée, où on était toujours assis sur le même banc. À un moment, on a même fait partie d'une chorale qui se produisait dans une église, et, déjà, j'avais remarqué qu'il avait un très joli timbre de voix. En revanche, je ne conserve pas de très bons souvenirs des colonies de vacances aux Cœurs Vaillants, mis à part qu'on chantait. Ces séjours étaient assez éprouvants pour nous, alors on compensait en se réfugiant dans la musique. À l'époque je m'entraînais en jouant à la MJC de Nogent, et on se voyait tout le temps, car on était liés par une complicité musicale et spirituelle, aussi, qu'on ne pouvait pas expliquer aux autres. Moi, j'étais certain que la musique était ma voie et je pense que c'était pareil pour lui. Au lycée de Nogent, je me souviens qu'on avait un prof de math plutôt hystérique et, avec ceux qui avaient un nom figurant en fin de liste, comme Vander, Voulzy..., on formait une bande solidaire. Alors, quand, pour une raison

quelconque, elle mettait l'un d'entre nous à la porte de son cours avec pertes et fracas, on se levait et on sortait avec lui. Et, forcément, elle finissait par capituler. Ce sont des séquences importantes de notre adolescence qui prouvent qu'on était soudés. Ensuite, je me suis très tôt orienté vers le jazz et, s'il est arrivé que Laurent vienne me voir en concert, on n'a pas maintenu de contact régulier, car on n'évolue plus exactement dans le même univers<sup>15</sup>.

L'enfance de Lucien est liée à la côte bretonne où, à Binic, il prend un premier bain de mer dont il se souvient avec émotion. Dans cette charmante station balnéaire, surnommée « le grain de beauté des Côtes-d'Armor », sa mère loue un minuscule appartement où, entre 8 et 11 ans, il passe la saison estivale. Là-bas, il multiplie les baignades et les balades à vélo tout en se gavant de far breton et de *kouign amann*, cette pâtisserie locale dont il est toujours friand.

Selon un rituel familial, on prend le bateau le dernier jour des vacances pour passer la journée à Belle-Île, un coin de terre léché par l'océan qui se gravera dans la mémoire du chanteur comme un endroit féérique, propice à la rêverie :

— La force, l'authenticité, la rudesse aussi, qu'on retrouve un tout petit peu chez les gens, me bouleversent, se souvient-il. J'ai plutôt un tempérament à être bien partout, mais il y a quelque chose qui me nourrit ici... Il y a la mer, les ports, les bateaux de pêche qui partent, les odeurs, les pierres, les chemins de douane... Il y a les landes, la campagne derrière<sup>16</sup>...

Bientôt, on décide de s'installer durant tout l'été, un peu plus au sud et précisément à Saint-Brévin-les-Pins, un village de pêcheurs situé à côté de Saint-Nazaire où, au milieu des plages de sable fin, Lucien coule les plus beaux jours de son enfance.

D'ailleurs, quand, en 1977, il sera question pour lui d'évoquer des séquences autobiographiques dans « Rockollection », ces fameuses vacances à Saint-Brévin susciteront l'un de ses rares désaccords avec Alain Souchon, dont on connaît le souci de toucher l'âme populaire, ainsi que le sens de l'euphonie textuelle.

Au départ, le quatrième couplet de la chanson débutait ainsi : *On a tous dans l'cœur des vacances à Saint-Brévin...*

— Mais pendant qu'on l'écrivait, Alain m'a dit : « Ce n'est pas bien... Personne ne connaît Saint-Brévin. » Je lui répons : « Moi, je connais Saint-Brévin ! Ça fait partie de ma vie... » Lui : « Moi aussi j'y suis allé en vacances ; mais Saint-Brévin, ça ne dit rien à la plupart des gens ; en revanche si tu dis Saint-Malo, ça parle à tout le monde. Et puis ça sonne mieux... » Il avait raison. Donc on a pris Saint-Malo ; mais ça ne change rien<sup>17</sup>.

Au cours de cette période, Lucien séjourne aussi chez son oncle, en Eure-et-Loir, où, entouré d'une gouvernante prénommée Éloïse, qui, avec un soin maternel, prépare les tartines, soigne les genoux écorchés ou répare à l'aide d'un bout de ficelle les arcs de ses Indiens-chevaliers, il retrouve ses cousins et cousines.

— Il y avait, se souvient-il, une cave fraîche bourrée de caisses de Pschitt citron, des collines à perte de vue et, par-dessus tout ça, une liberté totale<sup>18</sup>.

Plus tard, il achètera en Bretagne une grande bâtisse conçue à l'image de son paradis perdu.

Mais, hélas, après les vacances, il faut retourner dans le bassin parisien pluvieux où l'attendent des études ennuyeuses. Après avoir été mis à la porte de l'école de comptabilité de Montreuil, Lucien échoue à l'internat de

Vitry-sur-Seine où, malgré le racisme dont il est l'objet, il trouve un semblant d'épanouissement. Là, il se lie d'amitié avec Jean Szczepanik, un adolescent passionné comme lui de musique qui le prend sous son aile protectrice.

— À l'école de Vitry, il y avait les cas sociaux, se souvient son ami. À l'époque, ça voulait dire des orphelins ou des enfants qui n'avaient pas eu de chance dans la vie. Un jour – j'étais plus grand que lui –, j'ai vu un grand blond qui lui tapait sur la gueule ; ça m'a révolté et je l'ai défendu. Après, il était toujours avec moi parce que je le protégeais. Lui, c'était le sale petit nègre, et moi, le sale polak<sup>19</sup>...

À Vitry, profitant du sommeil des surveillants, Lucien cache sous les draps un transistor qu'il colle à son oreille. Branché sur Radio Caroline, une station pirate qui émet depuis un bateau ancré dans les eaux internationales de la mer du Nord, au large du Royaume-Uni, il étourdit sa douleur en écoutant les chansons des Shadows, des Beatles ou des Stones. Plus tard, quand il sera chanteur professionnel, il tentera pendant des heures de reproduire ce son précieux des sixties.

— Les sixties me nourrissent toujours, comme elles nourrissent les générations actuelles. Pour moi, ce n'est pas de la nostalgie. Je suis dans le film et j'appuie sur *Rewind*<sup>20</sup>.

— On est devenus amis, puis on a monté un groupe de rock, très anglais, les Hellences<sup>21</sup>, poursuit Szczepanik.

Mais nous n'en sommes pas encore là !